Camille LELOUP

Toile d’araignée

J’étais flic au quai des Orfèvres. Pendant des années j’avais repêché les cadavres dans la seine. Puis, par un jour de pluie abominable où la capitale pue le gris, transpire des égouts et vomit sa monotonie, j’en avais eu ras le képi. Je l’avais raccroché avec mon colt et mon étoile de shérif pour aller dans la capitale des Gaulles attendre la retraite en ramassant les cadavres de côte du Rhône. Nous avions, ma femme et moi ouvert un bouchon avec à la carte, la fameuse et incontournable salade lyonnaise en entrée, suivie d’une p’tite andouillette moutarde bien chaude et en dessert, je vous mets quoi ? une p’tite tarte à la praline, un café serré et la poire c’est pour moi. ‘Le Bar à Mine’ (au doux surnom de mon épouse) installé dans une ruelle du vieux Lyon, car ici plus que partout ailleurs, même si les mûrs ont des oreilles, les vieilles pierres ferment leur gueule. Caresser le mur, rechercher l’ombre, apprendre le silence, ici, j’avais enfin l’impression d’être un mot qui avait trouvé son poème.

C’est là, moi essuyant mes verres d’un œil vitreux et lui, soutenant mon zinc bien mieux qu’un pilier, que j’avais fait la connaissance de l’inspecteur Gravet. Et de verre ballon en bribe de discussion, nous nous étions reconnu comme frères de cordée, comme copains de tranchée. Oh que nous en avions passé de bons moments enfermés dans la cuisine à se passer les bouteilles, à racler le fond caramélisé des casseroles, à assaisonner de bons petits plats tout en devisant de littérature de comptoir et refaisant mille fois le monde.

Mais à trop vouloir le refaire et voir que rien ne bougeait, nous avions revu nos exigences à la baisse. Le monde ! Peut-être pas. Alors, fliquons La France. Car la cochonnerie (drogues, armes et filles) entre sur le territoire plus vite qu’une balle dans un ciboulot et lorsque l’on démantèle d’un côté, ça re-tricote de l’autre. C’est était comme vouloir arrêter un fleuve à main nue, ça bavait sur les côtés. Du courage, de l’expérience, nous n’en manquions pas, mais à cause du manque flagrant de coopération entre les différents services de police, d’une paperasserie galopante et d’une hiérarchie monomaniaque, la plupart des enquêtes de Gravet piétinaient. C’est au cours d’un dîner entre hommes, appelé aussi beuverie, que nous eûmes une révélation. Nous allions travailler en sous-marin, passer outre la loi et monter un réseau d’indics d’une telle ampleur que… ! Bourrés, l’affaire se présentait sans grande difficultés. A jeun, c’était une autre paire de manche.

Nous les avions retroussées, pris notre temps, versé quelques pots de vins (au sens propres, couleur rouge sang) et petit à petit, nous avions tissé une toile d’araignée d’une efficacité redoutable. Un quadrillage parfait de Paris à Marseille en vertical par la route des vins : Fleury-Mérogis ah! Chablis, Coteaux de l’Auxerrois, Côtes de Beaune, Givry, Mâconnais, Beaujolais Villages, Côte Rotie, Château-Grillet, Côtes du Rhône, Crozes Hermitages, Clairette de Die, Côtes du Vivarais, Tricastin, Beaumes-de-Venise, Châteauneuf-du-Pape, Côtes du Lubéron, et Côtes de Provence. Dans la largeur, le quadrillage s’étend de Clermont-Ferrand à Fribourg en Suisse par la route des fromages : St Nectaire, cantal, Bleu d’Auvergne, Fourme d’Ambert, Charolles, Rigotte de Condrieu, Bleu de Bresse, Beaufort, Reblochon, Tome de Savoie, Gruyère, Emmenthal… Ça cloue le bec, non ? De bistrots en stations essence, de relais poids lourds en restaurants, de troquets en auberges, un relais tous les vingt kilomètres en campagne, un relais tout les 500 mètres en ville. Fallait le voir pour y croire ! Sur Lyon, il n’y avait pas un quartier, pas une place sans qu’un agent dormant, ronflant parfois ne soit sur le coup. Alors était venue pour nous (Gravet surtout, mais je ne suis pas jaloux) le temps de la gloire, des récompenses et des médailles.

Mais un jour, car il en faut bien un pour que tout bascule, Gravet avait trouvé notre meilleur indic raide mort dans la ruelle derrière l’Opéra, un trou entre les deux yeux. Casse-noisettes qu’on l’appelait, rapport à son lieu de vente ainsi qu’à sa manière de nous les broyer menu parfois. C’était un petit revendeur d’herbe et de coco que Gravet laissait tranquille en échange de toutes les infos circulant dans le centre ville. Pour nous c’était notre plaque tournante, notre Claire Chazal du p’tit banditisme. Et voilà qu’au petit matin frais, nous le retrouvâmes pattes en rond entre deux poubelles, tout blanc, tout froid, tout mort. Gravet fronça les sourcils, traversa la presqu’île à pied et dégonda ma porte d’un coup de tatane pour me demander qui avait bien intérêt à supprimer notre portier ?

Le temps que l’on mène l’enquête, quelque chose avait dérapé. On avait l’impression qu’un autre prédateur venait de poser ses pattes sur notre toile et qu’il la tirait à lui. Avec la mort de Casse-noisettes, nos affaires dérapaient, on tombait tout juste à côté ou trop tard, un peu comme la cavalerie. On sentait bien que certaines informations étaient prémâchées. Notre toile faisait des nœuds et tout s’effilochait comme un vieux pull en laine.

— Monte en voiture, on va faire du social !

Dans sa Clio rose marronnasse, comme deux compères, nous partîmes sillonner nos petites routes de campagne, celles qui nous font traverser les villages, celles qui obligent à s’arrêter souvent, pour admirer la vue, faire des haltes dans les troquets pour reposer le moteur, boire un coup ou deux et retendre la toile. Gravet salua de vieilles connaissances, on parla du passé, on pleura sur le bon vieux temps. Nous mîmes aussi quelques baffes, histoire de ne pas perdre notre objectif de vue. Comme avant. C’est plein de nostalgie que je levai mon coude plus souvent qu’à mon tour si bien que je ne vis pas grand-chose du chemin de retour, trop occupé que je fus à faire mouillette sur la banquette arrière, à scier du gros bois la mousse encore aux lèvres. C’est dur le social, faut donner de sa personne.

Gravet me raccompagna jusque chez moi, m’extirpa de la voiture, épaulé-jeté jusqu’à mon lit où Mine prit le relais, restant à mon chevet, me tamponnant le front d’une compresse fraîche et m’abreuvant au compte gouttes d’une décoction d’eau chaude aromatisée.

— Il va rouiller !

Et en effet, au réveil, je dérouillai. Je ronchonnai, m’étirai et commandai un café court, enfin, je téléphonai à Gravet pour l’informer que je savais où chercher. Notre chat noir c’était Kirsch, une petite frappe qui nous avait rendu bien des services naguère et qui avait dû retourner sa veste. Nous flairâmes la piste du gibier jusque dans sa tanière, il ressortit vers 22 heures, une Clio collée aux basques.

— Bon, Kirsch, tu vas nous la cracher ta Valda ? Tu vois bien qu’on ne rigole pas, le ciment a déjà pris !

Les choses ne se sont pas passées exactement comme Gravet me l’avait prédit tout à l’heure. Tout commençait pourtant bien, nous étions tranquillement attablés au bistrot à essayer de tirer les vers du nez de Kirsch. Malgré plusieurs verres dans le cornet, il s’obstinait à nous parler du beau temps, des coins à visiter et de la pêche aux gros. D’un coup, Gravet s’était fâché tout rouge et avait embarqué Kirsch de force dans la voiture pour l’emmener causer de pêche aux gros sur les quais du terminal à conteneurs, dans un coin bien sombre à l’abris des regards. Ça ne rigolait plus du tout.

Voilà maintenant deux heures, que nous y sommes. Minuit est passé. Gravet en est à sa énième tournée de torgnoles et c’est Kirsch qui paye l’addition. Malgré ça, pas un mot, il n’a ouvert la bouche que pour recracher son incisive. Il ne sait que tourner la tête de droite à gauche.

Casse-noisettes ? Non fait-il !

Toile d’araignée ? Non, fait-il !

Drogue ? Non, fait-il !

Gravet s’est levé d’un coup, a remonté ses manches. J’ai craint le pire. Il est parti chercher une chaise, où ? Allez savoir. Il a assis Kirsch dessus, l’a menotté serré, a sorti un flingue, l’a pointé en direction de son gras du bide. J’ai fermé un œil, Gravet s’est ravisé, j’ai recommencé à respirer… Puis il s’est retourné vers moi et m’a collé la pétoire entre les phalanges.

— Ne le lâche pas du regard, s’il bouge, tu le dégommes, vise les genoux, je reviens.

Cela fait maintenant quarante minutes que nous l’attendons. J’peux vous dire que je trouve le temps long. Les dix premières minutes de cette attente furent horribles. Je ne lâchais pas mon prisonnier du regard, c’est à peine si j’osais cligner des yeux de peur qu’il ne s’évapore. J’ignorais totalement où était parti Gravet et combien de temps il allait nous faire poireauter. Enfin, je ne savais goutte de ses intentions. Les vingt minutes suivantes furent atroces. Je laissais mon regard vagabonder. Il faisait nuit noire, je pouvais difficilement distinguer le port de déchargement, les conteneurs et les grues en arrière plan et j’avais, juste devant mon pif, un Kirsch menotté, qui ne pipait mot. Après cinq minutes de plus, à bout de patience et au terme d’un piétinement intellectuel d’une atrocité considérable, j’entamais la conversation, plus pour nous divertir et tuer le temps que réellement pour faire avancer l’affaire. Mais ce ne fut qu’un minable monologue, fait du temps qu’il fît, qu’il fait et qu’il fera. Une fois cependant, j’orientai le sujet vers notre affaire, mais alors, Kirsch, sans prendre la peine de relever le nez, cracha sur le bitume avec son fort accent de l’Est.

— Je parle pas aux cons, ça les éduque.

Fin de notre intimité. Je replongeai dans l’observation anthropologique d’un pigeon taciturne et noctambule. Kirsch reprit quant à lui la contemplation du cuir de ses pompes et ne releva la tête qu’au bruit de pas qui arrivaient dans mon dos. Un frisson me parcoure l’échine. Mazette ! Mais non, c’est bien mon Gravet qui revient la fleur au fusil, les bras chargés d’emplettes. Des gants de grande taille, une bassine, une truelle et un énorme sac de ciment à prise rapide. Je tente d’objecter mais il n’en faut pas plus pour que le bon Kirsch en ait jusqu’aux mollets. Ensuite, Gravet se met en peine de traîner la chaise, les menottes et Kirsch dans son ciment jusqu’au bord du quai et enfin le positionne en équilibre sur les deux pieds arrières de la chaise. Une plume de pigeon du mauvais coté et c’est le bouillon assuré. Je trouve la mise en scène exagérée, puisque la veille encore, Gravet m’avait assuré qu’on ne lui ferait pas de mal, même s’il ne nous disait pas ce que nous voulions entendre. Nous avions convenu de jouer aux bons flics et mauvais flics, ou plutôt, que Gravet jouerait les brutes et moi le flic à la retraite, compréhensif mais impuissant.

— Je ne veux pas voir ça ! Dis-je en me retournant, jouant mon rôle à la perfection.

— Bon, mon Kirsch, tu vas nous la cracher ta Valda ? Tu vois bien qu’on ne rigole pas, le ciment a déjà pris ! Je vais te poser une dernière fois la…oups… !

— Quoi oups ? M’enquis-je en me retournant.

Vous n’allez pas me croire. Bien sur, plus de Kirsch ! J’ai une folle envie de regarder à droite et à gauche. J’imagine Kirsch, sautillant pour s’enfuir, traînant derrière lui sa chaise dans un boucan d’enfer. J’ai envie de tourner mon regard vers le ciel, vers un salut héliporté qui entrainerait un Kirsch goguenard vers le lointain. Mais le silence résonne à mes esgourdes. Puis Gravet brise mes espoirs en plongeant son regard vers les eaux sombres.

— Il m’a échappé ! Le quai est glissant, je n’ai pas trouvé le point d’équilibre avec ce foutu ciment, ça fausse la balance.

Je me précipite, m’allonge sur le quai et sans avoir pris le temps de remonter mes bras de chemise, je brasse l’eau à la recherche d’une prise, une main tendue, une mèche de cheveux, un rien fera l’affaire.

— Mais bon dieu, fais quelque chose.

— Laisse tomber. Y’a au moins six mètres de tirant d’eau et bétonné comme il est, il a eu de la marge pour couler à pic.

Mon frère, ce traître ! En moins d’un quart de seconde, Gravet vient de faire de moi un meurtrier, un assassin, un complice dont je n’ai évidemment pas l’étoffe. Et la confiance et l’amitié et le respect mutuel, tout ça embarque sur un bateau à la dérive sur la mer des emmerdes et des vicissitudes. Je vois déjà ma retraite dorée qui s’éloigne seule vers le soleil couchant, ne se retournant même pas pour me saluer de la main. Pour moi n’existe plus que la prison à vie ou mieux, la guillotine.

— Bon, on ne va pas polémiquer cent sept ans. Me dit Gravet. Ce n’est pas un assassinat et je sais de quoi je cause, je suis flic quand même. C’est un accident ! Et un accident ne fait pas de nous des assassins, à ce que je sache. On peut éventuellement nous inculper de non assistance à personne en danger, quoi que je doute fort que Kirsch le soit encore. Il n’a rien voulu nous dire, c’est donc qu’il était coupable. Ça fait déjà une canaille de moins sur terre. Il est allé nourrir les crabes des grands fonds, paix à son âme. Arrête de te morfondre mon gros et allons méditer sur l’avenir en mangeant des crustacés.

Bavure, arthrose et tétraplégie du système français, il est peu être temps pour nous de mettre les voiles vers un ailleurs plus accueillant. Un ailleurs où trafic, pots de vins, délinquance juvénile, ventes d’armes, guerres civiles et corruption ne sont pas des gros mots. Un ailleurs où on pourrait faire de la politique de l’ombre au grand jour, tirer les ficelles et remontrer notre toile d’araignée. Ah ! L’Afrique, chaleur du climat et de la population. Tisser une verticale d’indics du Golfe de Guinée à l’océan indien en passant par le lac Victoria, au travers du Congo, comme Tintin. On suivrait la ligne de l’équateur en passant au Rwanda pour surveiller. Pis en vertical, on tisserait de Tunis au Cap, ça fait une bonne petite trotte ça. Bon allez hop, c’est décidé, donnez-moi une carte, un coupe-coupe et un point d’appui et je soulève le monde. Pour Gravet, donnez-lui déjà un point d’appui pour qu’il se lève le matin, ensuite j’m’en vais lui donner tellement d’élan, qu’à peine sorti du lit il aura les arpions ensablés dans le désert. Levons le camp, debout les troupes, l’Afrique nous attend et franchement, il y a du boulot, l’Afrique c’est beau, c’est beau et c’est grand. N’ai-je pas plus grands yeux que grand ventre, moi ?

— C’est trop grand mon vieux, on n’y arrivera jamais. Tu sais le temps que ça prendrait pour remonter une toile en Afrique ?

— Une vie compère, une vie !